



L'ESSAI

ROMANS — CONTES — NOUVELLES
POÉSIE — VOYAGES
SCIENCES — ART MILITAIRE — VIE CHAMPÊTRE
BEAUX ARTS — CRITIQUE, ETC., ETC.

A. REIVERC
DIRECTEUR

G. NEVERS
RÉDACTEUR



Adresses toutes correspondances concernant l'administration et la rédaction à nos bureaux, L'ESSAI, 316 et 318 St-Cha-Borromée.

LE NATURALISTE CANADIEN

Bulletin mensuel de recherches, observations et découvertes se rapportant à

L'HISTOIRE NATURELLE DU CANADA

\$1.00 PAR ANNEE

Rédacteur-propriétaire : M. l'abbé V. A. Huard
Ch'roulini, Qué.

Z. PILON

MARCHAND DE CHAUSSURES
1369 RUE NOTRE-DAME

Chaussures pour dames, messieurs et enfants à des prix dé-
nant toute compétition. Satisfaction garantie.

J. PARENT

HOTELIER

999 RUE NOTRE-DAME ET 1 CARRE PAPINEAU

Vins, liqueurs, cigares de choix. — Grande salle spacieuse
pour danses, partis d'huitres, etc. — Repas à toute
heure. — Une visite est sollicitée.

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Merceries et Chapelleries

Les plus hautes nouveautés toujours en mains.

Spécialité : Chapeaux américains

UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Bureau de Traduction et de Rédaction

en langues française, anglaise et italienne

Lettres, circulaires, articles et documents de toute nature
traduits et rédigés avec soin et à prix modérés.

Joseph Genest

REDACTEUR ET TRADUCTEUR

1950 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

Toutes communications concernant la rédaction ou l'admini-
stration devront être adressées comme suit :

"L'ESSAI,"

316 et 318 rue St-Charles-Borromée, Montréal.

AVIS

ON DEMANDE

UN BON AGENT DE PUBLICITE

AU BUREAU DE L'ESSAI

LA PLUS HAUTE COMMISSION OFFERTE

S'adresser immédiatement à M. ULRIC GIRARD, admi-
nistrateur, 9 rue Drolet, Montréal.

L. H. GOULET

FLEURISTE

1911 rue Ste-Catherine, Montréal



FLEURS FRAICHES DE TOUTES SORTES FOURNIES POUR
MARIAGES, FUNERAILLES, DINERS ET SOIREES

Bouquets faits à ordre dans les derniers goûts.

Roses et œillets une spécialité.

Belt Tel. 6931.

ABONNEZ-VOUS

L'ESSAI

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

SEULE REVUE DES JEUNES AU CANADA

Primes magnifiques envoyées aux abonnés d'un an.

BELLE COMMISSION

offerte aux agents qui voudront étendre la circulation
L'ESSAI. S'adresser au numéro 9 rue Drolet, Montréal.

ULRIC GIRARD, administrateur.

L'ESSAI

Rédacteur en chef et directeur
ALPHONSE REIVERC.

POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE

Secrétaire de la rédaction
GABRIEL NEVERS.

ABONNEMENTS.

REVUE ILLUSTRÉE PARAISSANT LE 1^{ER} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS.

Canada et E.-U. \$1.50 par an
Union postale. 1 75 "

Rédaction et administration, 116 et 118 rue St-Charles-Borromée,
Montréal, Canada.

Canada et E.-U. \$0.75 6 mois
Union postale. 0.90 "

SOMMAIRE : Noël (poésie), par Berthe. — Merci et en avant ! par la rédaction. — Causerie, par Gabriel Nevers. — Le Noël des moineaux (poésie), par P. A. — Dévouement, par Alexis Meunier. Pages oubliées : L'organiste, par Alphonse Daudet. — Rêverie d'automne (poésie), par Victor M. — Confiance (poésie), par

Louvigny. — La Fontaine naturaliste, par le Dr Beaurgard. — Brises du soir (sonnet bécoté), par Henri Cubel. — Le petit Jean, par Ernest Legouvé, de l'Académie Française. — Un soir de passage, par Henri de Burrier, de l'Académie Française. — Petit courrier. — Amusements. — Annonces.

NOËL

POUR L'ESSAI

Petits oiseaux que Dieu protège,
Que chantez-vous à l'air du ciel
Quand à flocons tombe la neige ?
— Noël !

Vents qui jasz comme des brises,
Dans votre concert éternel,
Que chantez-vous aux branches grises ?
— Noël ! Noël !

O vieille cloche d'où résonne
De vieux airs à l'homme mortel,
Que chantez-vous quand l'on vous sonne ?
— Noël ! Noël ! Noël !

Foules qui soupirez d'ivresse,
Que chantez-vous devant l'autel
Dans vos saints transports d'allégresse ?
— Noël ! Noël !

Trouvant votre crèche si douce,
O petit Jésus Immortel,
Que chantez-vous dans votre mouchoir ?
— Noël ! Noël ! Noël !

Montréal, 12 décembre 1894.

BERTHE.

MERCI ET EN AVANT

UN accueil dépassant toutes nos espérances a été fait à L'ESSAI.

Les journaux français de notre pays lui ont à l'unanimité donné un salut cordial et une bonne recommandation auprès de leurs lecteurs ; nous avons reçu une quantité de lettres de toutes parts ; aussi, ne pouvant répondre à chacune en particulier, c'est par la voix de notre Revue que nous remercions nos confrères de la presse et le public en général.

De par l'encouragement de nos abonnés et de nos lecteurs,

tous peuvent être assurés que nous ne négligerons rien pour faire de chacun de nos numéros une brochure instructive, intéressante, pleine d'enseignements et de distractions.

Notre Revue a un double but ; celui d'abord de donner aux lettres canadiennes un caractère national, c'est à dire de leur incalper ce cachet, cette originalité, cette douceur qui sont les traits principaux de nos mœurs. Notre second but, c'est l'étude raisonnée de toutes les questions littéraires, historiques, scientifiques et artistiques qui se présenteront parmi nous.

Pour réussir, notre Revue a besoin du concours de tous les talents sérieux, de toutes les plumes généreuses qui voudront bien répondre à notre invitation, en apportant une pierre au monument dont nous jetons aujourd'hui les fondations en contribuant à notre entreprise par des articles faits suivant les principes du Vrai, du Beau et du Bon.

L'Eglise et la Patrie sont les deux grandes lumières qui guideront notre marche et nous serviront de critérium dans tous nos actes et tous nos écrits.

Nous comptons sur l'encouragement du public pour mener à bien notre entreprise. Nous espérons que cet encouragement ne nous fera pas défaut.

Indépendamment des sujets que nous traiterons régulièrement, nous ferons bon accueil à toutes les communications de nos abonnés sur n'importe quelle matière intéressante. La liberté la plus complète étant laissée à chacun, la fantaisie est admise et le mot pour rire n'est pas interdit ; au contraire.

Nous publierons également les dessins de genre qu'on nous fera parvenir, si ces dessins ont le mérite de l'originalité. Ils devront être faits à l'encre de Chine et entièrement au trait.

Les correspondants sont priés de n'envoyer que des manuscrits bien lisibles sur des feuillets laissés blancs au verso. Une seule loi est imposée à nos collaborateurs bénévoles, qu'ils n'oublient pas cette déclaration de la direction :

L'ESSAI veut entrer dans la famille, il n'ambitionne que la popularité de bon aloi ; c'est un journal honnête dont le fond devra toujours être indépendant, dont la forme ne dépassera jamais le respect dû aux lecteurs et aux lectrices.

LA DIRECTION.

CAUSERIE

A PROPOS DE COUTUMES

VOUS est il jamais arrivé, lecteurs et lectrices, d'éprouver ce vague dans l'âme qui fait qu'on ne peut bien analyser sa sensation et mettre à jour ses pensées ?

Voilà, cependant, l'état dans lequel je me trouve avant d'écrire cette causerie.

Aussi, ne pouvant formuler nettement une opinion moi-même, je vous demanderai la vôtre tout à l'heure. Mais, n'anticipons pas.

Retiré dans ma solitude (j'ai une solitude, sachez le bien), je regardais tomber la neige silencieusement. Et, quand on regarde tomber la neige silencieusement que peut on penser à autre chose qu'aux fêtes qui approchent, Noël, le Nouvel an, les Rois ?

J'étais à me demander la solution de cette question : Les visites du jour de l'an sont-elles moins nombreuses aujourd'hui qu'autrefois, et qu'elle en est la cause ?

Evidemment je ne trouvais pas.

Tout à coup, je me rappelle, je ne sais trop pourquoi, cette chanson de mon ami G, et je me complus à faire des rapprochements, espérant trouver ainsi la réponse que je cherchais.

Je reproduis *in extenso* d'abord la chanson, et l'analyse ensuite :

VIEILLE ROMANCE

(Air : *Je ne pensais pas à Rose*.... Musique de Pestard)

Au delà des portes closes
Se cachant de frais mirois
Murmurant de tendres choses
Ou riant d'un air sournois.
— De qui riez-vous, les belles ?
— Des amants qui ne croient pas
A vos amours éternelles....
Mais, chut ! souriez plus bas !

Car, devant les portes closes
Les hommes d'un air sérieux
Traiment de mystiques choses.
Vous riez à qui mieux mieux.
Prenez garde, tourterelles,
D'irriter vos grands dadas,
Car, alors, dans leurs querelles....
Ils tiront de vos appas.

Eh bien ! oui, les visites du jour de l'an diminuent ; un jour viendra, et avant longtemps, peut être, où il n'y en aura plus du tout. Ainsi vivent et meurent les plus louables coutumes, n'ayant d'autres défauts que la vieillesse. La génération qui pousse ne veut pas de cet héritage de la génération qui s'en va.

Cette cordialité ! ces souhaits si sincèrement formulés ! cette joie ! ce bonheur de vivre !

Il faisait si bon de se revoir dans de telles circonstances, au moins une fois l'an !

On respirait un air de "guignolée" laissé par nos ancêtres, en regardant les jonets tout neufs de la jeune marmaille !

Hélas ! tout cela s'en va.

Pourquoi ?

Voilà donc ce à quoi me faisait penser la chanson ; c'est

une idée qui en vaut peut être une autre, je la risque telle qu'elle m'est venue :

Au delà des portes closes
Se cachant de frais mirois.

Sans doute ; mais ces portes n'ont pas toujours été closes, un jour de l'an surtout, allons donc !

Elles viennent à peine de se refermer sur M. X., avocat sans causes, et le jeune collégien B.

Murmurant de tendres choses....

Souvenir d'un baiser permis par les parents, qui cependant ne valent pas les autres, pris en cachette, tant il a de saveur le fruit qu'on a volé ! Oh ! pardon, mais je ne parle ici que du collégien B.

Où, riant d'un air sournois....

Changement à vue. Autre tableau, autre décor :

"A-t il assez de prétentions, ce pauvre X. ! on dirait qu'il passe toute sa vie au palais."

"Il est jeune, c'est un petit coq", dira t on en parlant du collégien B."

Et les chuchotements d'aller leur train, derrière les rideaux du grand salon, ou sous les rameaux de l'arbre de Noël.

De qui riez-vous, les belles ?

Je crois que déjà, sans aller plus loin, nous le savons assez.

Des amants qui ne croient pas
A vos amours éternelles.

Mignonnes, vous avez aussi de si drôles de manières de leur prouver l'éternité de vos amours et votre constance à toute épreuve....

Mais, chut !....

Silence ! on vous écoute peut être.

Mais, chut ! Souriez plus bas !

Ce monsieur qui vient d'entrer, le jeune médecin V., n'a t il pas entendu, sans le vouloir, vos derniers mots de tout à l'heure ? Et quand il sera parti, s'il rencontre l'avocat X. et le collégien B., ne leur dira-t il pas la haute opinion que vous avez d'eux ?

Car devant les portes closes
Les hommes d'un air sérieux....

Avez-vous remarqué cet air sérieux, ces visages impassibles et longs comme ça, sous lesquels germe une colère cachée ?

Traiment de mystiques choses.

Qu'est ce qu'ils peuvent bien tramer ; ils ont tous l'air d'accord, un grand malheur est proche, c'est certain ! Tâchons de le savoir ! Et cependant

Vous riez à qui mieux mieux.

On ne dirait vraiment pas que l'approche d'un malheur peut vous effrayer de la sorte.

Prenez garde, tourterelles,
D'irriter vos grands dadas,
Car....

Faut-il le dire ?

Oui, oui, oui, répond le chœur des tourterelles emportée par la curiosité.

Car alors, dans leurs querelles,
Ils riront de vos appas.

Et tous ensemble ils jureront, comme dans *la Bénédiction des poignards, des Huguenots*, de ne plus faire de visite, l'an prochain, et d'envoy-r tout simplement leurs cartes, pendant qu'ils s'amuseront entre eux à boire autour d'une table de jeu.

Et finita la commedia.

.....
Mon ami G. ne se doutait pas que sa chanson subirait un tel sort, mais ce qui est fait, est fait ; je vous avais averti en commençant que je n'avais pu débrouiller aucune de mes idées.

Lecteurs, et lectrices charmantes, vous pouvez me rendre un grand service.

Dites, le voulez-vous ?

J'ouvre un plébiscite sur la question suivante :

Les visites du nouvel an ont-elles un intérêt ?

Pourquoi ?

Ce que j'attends de vous, maintenant ?

Seulement votre opinion dans une charmante missive que vous m'adresserez au bureau de direction.

Parmi tant d'avis différents, je choisirai les meilleurs et j'en ferai un bouquet que je publierai dans notre livraison du premier janvier.

Est-ce dit ?

Au revoir, à bientôt.

GABRIEL NEVERS.

LA NOËL DES MOINEAUX

Les cloches à toutes volées

Ont sonné ce te nuit parmi

Le blou des voûtes étoilées,

Et les moineaux n'ont pas dormi.

Les moineaux en rang sur la branche

S'ébouriffent, groupe tremblant...

Ils crount que cette nuit blanche

Est longue, et le matin bien lent.

Et de piailler, surtout les jennes :

Il fait noir !... Le froid m'engourdit !

L'hiver c'est la saison des jânes !...

Mais l'ancien de la troupe a dit :

I

" Si vous possédiez mon grand âge

Et connaissiez le rituel,

Vous sauriez que tout ce tapage

Des cloches annonce Noël,

Noël où seul le méchant pleure ;

Noël qui console à la fois

Le pauvre en sa triste demeure

Et l'oiseau frileux dans les bois.

Jadis par une nuit pareille

Le ciel soudain s'illumine,

Des anges en robe vermeille

Passèrent chantant : " Hosannah !

" Hosannah ! Jésus vient de naître ;

" O vous tous, les déshérités,

" Formez la porte et la fenêtre,

" Prenez le bâton, et partez ! "

Le temps était épouvantable,

La neige couvrait les chemins ;

Les bergers partent. Dans l'obscur,

Là-bas l'Enfant leur tend les mains.

Chacun aurait voulu les suivre ;
Quelques oiseaux les plus légers,
Ma'gré le froid, malgré le givre,
Partirent avec les bergers

Les friquets, h las ! faite d'ailes,
Restèrent blottis dans leur coin ;
Des cigognes, des hirondelles,
Pouvaient seules aller si loin.

Ah ! mes amis, les belles choses
Qu'elles contèrent au retour !
Dans un pays couleur de roses
Un enfant blond comme le jour,

Pauvre, mais dont les mains fleuries
Ecartant frimas et grésil,
Faisaient, en hiver, les prairies
Plus radieuses qu'en avril.

Et depuis, toutes les années,
Maints oiseaux par de là les mers
S'en vont aux plages fortunées
Où les arbres sont toujours verts.

Où, narguant almanachs et dates,
Quand ici nous crevons de faim,
Eux s'empiffrent de fraîches dattes
Plus douces que le sucre fin ;

Où, sans ennuis et sans fatigues,
Ces rentiers qu'il faut envier
En décembre mangent des figues,
Et des grenades en janvier.

II

Trois fois heureux l'oiseau qui part
Quand l'hiver fait la terre nue.
Mais n'importe ! On aura sa part
De festin, l'aube revenue.

Ouvrez l'œil, regardez : là-bas
Les vitres brillent, l'air embaumé
Et les vapeurs de bons repas
Flottent autour des toits de chaume.

La neige comble le sillon,
La neige ensevelit la haie,
Mais baste ! grâce au réveillon,
L'existence redevient gaie.

Dans les fermes, dans les châteaux,
Dans les vastes hôtelleries,
Que de plats et que de gâteaux
Et que d'oxiquises sucreries !

Sur les paniers larges et ronds
Ce sont régals de toute sorte ;
Tant mieux ! nous nous arrangerons
Des restes que la bise emporte.

Noël, b'en-faiteur enrhumé,
Emettant galettes et miches,
Distribue au monde affamé
Un peu du surplus des riches.

Bombance ! le couvert est mis.
Aujourd'hui tout le monde dine,
Et c'est fête ici, mes amis,
Tout aussi bien qu'en Palestine.

Puis, chacun se tenant meilleur,
Sur quelque cheminée en briques
Que le foyer intérieur
Rend plus chaudo que les Afriques,

Nous o'anterons, gavés, fousus :
" Alléluia ! C'est nous qui sommes
Les bons moineaux pour qui Jésus
Naquit — tout comme pour les hommes ! "

P. A.

DEVOUEMENT

NOUVELLE

LES montagnes du Doubs sont charmantes, nous dit le docteur Herbaut. C'est la Suisse et l'Ecosse combinées, mais il faut les voir au printemps, dans les premiers jours chauds de juin ; et c'est ainsi que je les ai vues, il y a deux ans, avec notre compatriote Georges Villers, l'original paysagiste de Besançon.

A cette excursion se rattache un souvenir qui se représentera long'emps à ma mémoire

Nous nous étions engagés dans les roches, au delà de Verrières, par des sentiers de chèvre. Il y avait encore, sur les sommets, des triar'g'es et des trapèzes de neige que le soleil fondait et qui alimentait une façon de torrent, bondissant, un peu trouble, à notre gauche, sur la mousse et les lichens des pierres. Le ciel était d'un rose invrai-embliable. Quelques cirrus, pareils à des touffes de laine, paraissaient en suspension dans l'atmosphère et blanchissaient, par places, la verdure sombre des sapines. Georges avait installé là son cheval, sa boîte, son plant et son parasol. Tout entier à son inspiration et à son travail, il avait oublié la fuite rapide des heures. Je m'étais attardé moi-même à herboriser.

" Il est bientôt midi ", lui dis-je, en arrivant auprès de lui tout essoufflé.

Il se leva vivement et tendant son pinceau dans ma direction, avec un geste de comique menace :

" Midi, s'écria-t-il ! Comment, docteur, vous qui êtes mon médecin, mon guide, j'ose ajouter, mon chronomètre, comment ne m'avez-vous pas prévenu ?

— Eh bien ! il s'agit de trouver le mot de cette énigme, car, moi aussi, j'ai un faim de bou'imiste."

Nous descendîmes l'escarpement, en suivant les méandres du cours d'eau. Derrière nous, c'étaient les pics ; devant nous, les ondulations de terrains bouleversés comme par un récent tremblement de terre ; et, çà et là, des bouquets d'arbres résineux, des mélèzes dont les feuilles étroites se groupaient en rosettes autour des branches. Un clocher apparaissait au pied des abrupts, dans une profondeur qui produisait l'effet d'un gouffre :

" C'est trop loin ", murmura Georges.

A l'un des coudes du torrent, une petite fille, armée d'une baignette de coudrier, surveillait deux magnifiques vaches du canton de Schwitz, paissant sur un plateau circulaire, soutenu par une effrayante muraille de granit à base rentrante. Quelle que fût l'imposante horreur du lieu, nous poussâmes l'un et l'autre un soupir de délivrance. Le bétail implique l'idée de l'étable et l'étable la maison :

" Y a-t-il un village ou un hameau près d'ici ? demandai-je à l'enfant.

— Non, monsieur, répondit-elle, avec ce bel accent franc-comtois qui est une palmodie et qui traîne, suivant le mot d'un humoriste, comme une robe à queue. Mais il y a le chalet A ardre, à deux cents pas, sur votre gauche. Ces vaches appartiennent à Mme Alandre, dont je suis la domestique."

Georges glissa une pièce de dix sous dans la main de la petite paysanne émerveillée, et, quelques minutes après, un spectacle singulier s'offrit à nous.

Nous avions contourné l'espace de faïence granitique dont je viens de parler et le chalet s'était dressé tout à coup devant nos yeux ; mais, du point où nous étions, nous n'en voyions que la partie opposée à la façade, c'est à dire un pignon d'écorces roug'âtres, assujetties par des chevilles et voilées à demi par des plantes grimpantes retombant en panaches sur la toiture d'un appentis qui avait dû servir de dépôt d'outils ou de serre à un jardinier. L'unique fenêtre, à châssis simple et à petits carreaux, était ouverte et, par la baie, où un oblique rayon de soleil se brisait et faisait étinc'ler les vitres, nous aperçûmes la tête et le buste d'un prêtre ou d'un religieux, qui regardait les montagnes et le ciel et souriait d'un sourire extatique.

" La curieuse figure, n'est-ce pas ? fit le peintre. On dirait un moine de Zarbaran corrigé par Caravage. De profil, c'est un Français brun ; de face et trois quarts, c'est un Espagnol."

Cette figure, d'une sérénité outrée, si je puis me servir de ce mot, dont la pâleur se cachait mal sous une assez forte couche de hâle, m'avait vivement impressionné moi-même. Mais je l'examinais en médecin, non en artiste.

" C'est un malade ", répondis-je.

Sur l'accoudoir de la fenêtre, j'avais remarqué, d'ailleurs, auprès d'un bréviaire à couverture de basane, une assiette contenant une orange et supportant un verre à demi rempli d'eau, dans lequel se dressait une cuillère en métal blanc.

Oeil, dit-on, attire l'oeil. L'abbé nous aperçut à son tour, se leva de son fauteuil de bois, et, se penchant à la fenêtre, nous salua. Nous le saluâmes de notre côté ; et je me disposais à lui demander le chemin du village le plus proche, lorsqu'il disparut, passa par une porte latérale que nous n'avions point remarquée et vint à notre rencontre :

" Soyez les bienvenus, messieurs, nous dit-il d'une voix grave, coupée d'intonations un peu sourdes. Je vous attendais et votre déjeuner est servi chez ma mère.

— Comment donc ? si je suis très étonné.

L'abbé reprit en souriant :

" J'ai reçu de mon ami, M. Claudin, le pharmacien de Verrières, un billet ainsi conçu : " Si M.M. Herbaut et Villers touchent au chalet, revenez les ; je serai chez vous au dessert ; s'ils descendent à Verrières, partez vers midi et venez. " La chance a été pour moi.

— Et la Providence pour nous ! s'écria Georges. J'ai un tel appétit que je suis tenté de trouver des circonstances atténuantes à l'anthropophagie."

L'abbé nous précéda dans la cuisine, où une femme d'une soixantaine d'années, brune comme le prêtre et sans un cheveu gris, propre comme une ménagère hollandaise, nous reçut avec un sourire et une révérence :

" Ma mère ! dit-il.

— Le renseignement n'était pas nécessaire, n'est-ce pas, messieurs, dit-elle à son tour, en couvrant son fils d'un orgueilleux regard.

— Très juste, fit le peintre. La ressemblance est tellement frappante !..."

Elle nous ouvrit la porte de la salle à manger, vaste pièce au plafond rayé de solives et dont les cloisons, en plateaux de frêne vernis, n'étaient ornées que d'un *Dieu seul* en lettres d'acier sur fond de velours grenat, et d'un christ noir comme on en voit dans les églises de Carthagène et d'Alicante. Ainsi que l'avait annoncé notre hôte, le déjeuner était servi. Du beurre frais et des radis roses, une friture de truites pêchées dans le torrent, du jambon froid fumé à la cheminée du chalet, une omelette au lard, du miel, du fromage de gruyère fabriqué dans le pays, des pommes d'api admirablement conservées, de la gelée de coings transparente comme une topaze puis du vin d'Arbois, jaune comme de l'or et sentant la pierre à fusil : tel était le menu. Nous y fîmes honneur. J'y mettais quelque réserve ; mais Georges dévorait silencieusement. Au dessert, M. Claudin arriva. J'avais eu quelques relations professionnelles avec ce brave homme ; il me sauta au cou et accabla mon ami de compliments. Un vrai Gaulois que ce pharmacien ; demi lettré mâtiné de paysan, bruyant, à la parole abondante et piteusesque. Mme Alandre, que ses fonctions culinaires avaient jusque là retenue, vint, en même temps que lui, s'asseoir auprès de nous et la conversation se généra lisa. M. Claudin nous raconta la vie de l'abbé, lequel, après hendant sans doute quelque assaut livré à sa modestie, saisit un prétexte quelconque et s'en-quitva sur la pointe du pied.

Dominique Alandre avait trente-cinq ans. Depuis dix ans date de la mort de son père, brigadier forestier tué dans un rencontre avec des braconniers restés inconnus, il était sorti d'séminaire des Missions étrangères et avait fait à peu près deux fois le tour du monde. A ses débuts, au retour d'un premier voyage dans l'Amérique du Sud et au Canada, il avait suivi Mgr Cluzel, évêque *in partibus* de Perse, à Ourmiah, et Chaldée. De là il était passé au Thibet, au Japon, en Corée en Chine, puis au Tonkin, en qualité d'aumonier d'une de nos

colonnes exécutives. Ce soldat de Dieu pouvait montrer deux blessures : un coup de lance de Kurde dans le flanc droit, la balle d'un Pavillon-Noir à l'épaule gauche. Atteint de la fièvre dans les marais du Laos, où il était allé planter la croix, il était entré à l'hôpital de Suigon. Là, son état avait empiré et s'était compliqué d'un commencement de tuberculose. Sur l'ordre de ses supérieurs, il dut revenir à Paris, où les médecins le déclarèrent à peu près irrémédiablement perdu. Sur ses instances, l'un d'eux lui révéla son exacte situation. Ce n'était plus qu'une affaire de temps.

« C'est bien, dit-il, que la volonté de Dieu soit faite ! mais je tiens à ce que ma tombe soit au pays où fut mon berceau. »

Depuis cinq mois, il habitait le chalet.

« Aidez-nous, docteur, et nous le sauverons, s'écria M. Claudin. Vous ne sauriez croire combien on aime ici ce digne garçon, qui est un saint prêtre. Par son éloquence, sa haute culture intellectuelle, il aurait pu devenir une de nos gloires franco-comtoises ; il a préféré être l'homme de la charité et du dévouement. Si vous connaissez les prodiges qu'il a accomplis à ce double point de vue !... »

Deux larmes tremblaient aux paupières de la mère

« C'est ! le voici, dit-elle. Ah ! monsieur le docteur, nous comptons sur Dieu et sur vous ! »

Les pilules de l'abbé s'étaient légèrement empourprées. Je l'examinais très attentivement, avec une sympathie croissante.

« Alandre ! Alandre ! fit le peintre qui se cramponnait à son idée : n'est-ce pas un nom espagnol ? »

— A peu près, dit le prêtre. *Alandra*, dans la langue du Cid, signifie : *alouette*. Par une corruption de sens assez singulière, dans le patois des plaines de la Haute-Saône, on donne le nom d'*alandres* aux *hirondelles*. Nous descendons évidemment des Espagnols, qui ont été longtemps les maîtres du pays. »

Et, comme ses regards tombaient sur une plante que j'avais laissée hors de ma boîte d'herboriste :

« La connaissez-vous ? lui demandai-je. »

— C'est la *renouée vivipare*, répondit-il. En Tartarie, on en extrait une farine dont on fait du pain, et j'en ai mangé. Vous l'avez cueillie un mois trop tôt ; autrement, vous auriez vu ses fleurs blanches épanouies. »

Nous réclamâmes de lui des détails sur cette sauvage contrée, si pleine de mystère encore, malgré les récits des voyageurs russes et la relation de Bonvalet et Ospan. Pendant une demi-heure il nous tint littéralement, comme dit le vieux cliché, sous le charme d'une causerie intéressante et curieuse. Il parlait, de sa voix profonde, voilée par instants, avec une facilité remarquable, une rare élévation d'expression et de pensée.

Avant de quitter le chalet, je l'auscultai. Mes confrères de Paris ne s'étaient pas trompés, son état était en fait grave et, depuis l'arrivée du prêtre dans le Doubs, ne s'était point amélioré d'une manière appréciable ; je ne le crus pourtant pas désespéré. J'indiquai à l'abbé un régime à suivre, puis une médication toute récente alors et qui a donné de bons résultats : créosote, terpine, eucalyptol, et, comme révulsif, des pointes de feu. M. Claudin promit de me tenir au courant des phases de la maladie et nous priâmes congé de ces braves gens, qui, en quelques heures étaient devenus nos amis. L'abbé, armé d'un bâton ferré de montagnard, nous accompagna, le pharmacien et nous, jusqu'à mi-chemin de Verrières :

« Surtout, pas d'imprudence, lui dis-je ; la guérison est à ce prix. »

Pour toute réponse, il leva, en souriant, le doigt vers le ciel.

Pendant tout le courant de l'été, j'eus de bonnes nouvelles. M. Claudin, l'abbé, sa mère elle-même, m'écrivaient à peu près tous les quinze jours. Dominique Alandre sentait ses forces s'accroître graduellement. Il avait prêché, dans l'église de Dôle, sans en ressentir la moindre fatigue, et il recommençait à marcher comme à l'époque où il était le plus brillant et le plus vigoureux élève du petit séminaire de Consolation.

L'automne se passa également bien. Je lui recommandai de se féliciter des premiers froids, de l'humidité surtout, car au

début de cet hiver-là les pluies avaient été presque continues. Une lettre de Mme Alandre me rassura. Son fils, me disait-elle, ne toussait plus ; il avait de l'appétit et il comptait, à partir du mois de février, se mettre de nouveau à la disposition de l'abbé Pernot, un Franco-Comtois aussi directeur des Missions étrangères de Paris.

Un matin de décembre, à l'heure où je sortais de l'hôpital Saint-Jacques de Beaumont, sur le seuil de ma porte, je trouvai le pharmacien de Verrières, un doigt passé dans l'anneau de ma sonnette. Il avait les yeux battus, les paupières gonflées et rouges et sa lèvre supérieure était toute tremblante sous sa fauve moustache de Séquanais.

« Eh bien ? lui demandai-je, en le poussant, pour ainsi dire, dans mon cabinet. »

— Le pauvre Dominique est mort, me répondit-il dans un sanglot. Nous l'avons enterré hier soir. »

On nous dit sceptiques, insensibles, nous autres médecins. J'avoue que j'éprouvai un violent serrement de cœur et que mes jambes fléchirent. A ma réelle douleur se joignait un sentiment de stupéfaction facile à concevoir. Ce dénouement se produisait d'une façon si brusque ! Il était si contraire à mes prévisions et à mes espérances !

« Mais qu'est-il donc arrivé ? » m'écriai-je.

Il arpentait mon cabinet d'un pas saccadé et le parquet gémissait sous ses souliers à gros clous.

« Ce qu'il est arrivé ? répondit-il avec une sorte de grondement de colère. Une chose étrange, que je ne m'explique point et que je ne veux pas juger. Avz-vous entendu parler de Piche ? Non, n'est-ce pas ? C'est un ivrogne notoire, un fraudeur, un braconnier, presque un bandit, qu'on a inquiété, dans le temps, à propos du brigadier Alandre. Poursuivi par les douaniers, il est tombé dans le torrent, avec son ballot de tabac sur les épaules. L'eau est haute et terrible en ce moment. Il appelait au secours, il pérorait. Sans songer à sa mère, à ses amis, à lui-même ; sans se soucier de savoir s'il avait affaire à un honnête homme ou à un scélérat, l'abbé s'est jeté dans le torrent, il ou a repris Piche, il la couché dans son propre lit, il l'a rappelé à la vie. Lorsqu'il pensa à changer de vêtements, il était trop tard ; la fièvre l'avait saisi ; il perdit connaissance et ne recouvra la lucidité de l'esprit et l'usage de la parole que quelques minutes avant d'expirer. Il embrassa sa mère, me serra la main, me chargea de vous faire ses adieux et dit au curé de Verrières qui l'assistait : « Mon sacrifice éveillera peut-être quelque bon sentiment dans l'âme de Piche ; et si je réussis à sauver cette âme ténébreuse, qui, sans doute, s'ignore elle-même, je serai suffisamment payé. »

— Mais la mère ? lui dis-je.

— C'est une chrétienne des âges héroïques. Elle pleure, mais elle prie. Elle m'a demandé de chercher pour elle une cellule dans une des communautés de Beaumont. »

Je réfléchissais et M. Claudin me regardait :

« Mourir pour sa croyance, reprit-il, pour la patrie, mourir pour l'humanité ou pour la science, ce qui est la même chose, car la science qui n'est pas humaine n'est point de la science, je comprends cela ; mais mourir pour un misérable qu'on a des raisons de considérer comme un ennemi, le comprenez-vous ? »

Je me rappelai le geste de l'abbé lorsque je lui recommandais la prudence.

« Cette forme de dévouement là, répondis-je, ne se manifeste sur la terre que lorsqu'elle est inspirée par le ciel. »

ALEXIS MEUNIER.

NOTE

A lire dans notre prochain numéro, une délicieuse nouvelle, *Le cœur de Mignon*, et une charmante causerie, *Le coin du feu*. Belles illustrations.

PAGES OUBLIÉES

L'ORGANISTE

C'est une trouvaille... un vrai bijou.

L'autre jour, en feuilletant le *Figaro* de 1860, nous avons découvert une délicieuse fantaisie d'Alphonse Daudet qui n'a, croyons nous, jamais été reproduite. Ce petit conte est aussi délicat, aussi fin que les plus célèbres contes des *Lettres de mon moulin*.

Nous sommes heureux de pouvoir l'offrir en guise d'étrennes littéraires, à nos abonnés.

A. B.

Aujourd'hui, grand jour de la Noël, toutes les cloches sont en branle et toutes les rues en fête. Le clocher de St Eloy se démène comme un beau diable. Ding, dang, boum ! et sème ses lourdes notes à tous les vents.

Il est trois heures de relevée ; les vêpres vont commencer. Les grands escaliers de l'église sont couverts de pauvres en haillons, de femmes encapuchonnées, de fillettes chargées de fourrures, de gros frères à ventre rebondi ; les nez sont rouges, les dents claquent, les pieds glissent sur les marches raboteuses et luisantes. Sous le porche de l'église, le suisse se pavane, les mollets au vent, la hallebarde en arrêt, le bannier sur la poitrine. A l'intérieur, l'église est pleine, le chœur illuminé, les lustres sont descendus et garnis de bougies, les chœurs à leurs pupitres, les marguilliers à leurs stalles. Les enfants de chœur, les chanoines, les fidèles, tout le monde est en place. Pourquoi ne commence-t-on pas ?

Par la grande rue que la neige couvre à demi et que le vent balait en soufflant comme un tuyau d'orgue, un petit homme accourt vers l'église ; un petit homme en redingote verte, maigrelet, serré à la taille, un cahier bleu sous le bras ; c'est l'organiste. Il court en soufflant à force dans ses doigts transis, le nez enflé et rouge comme un radis ; il monte les escaliers deux par deux ; c'est tout ce que peuvent faire ses pauvres petites jambes ! Pour la première fois depuis quinze ans il n'est pas à son orgue à l'heure voulue, il s'est retardé à recopier la marche finale de la *Bataille d'Austerlitz*, un grand morceau qu'il a composé tout juste exprès pour le jour de la Noël. Mon Dieu ! Mon Dieu ! que va-t-on penser de lui ! Sous le porche il donne un grand coup de chapeau au suisse, qui se rengorge, fronce le sourcil, fait une moue dédaigneuse et se contente d'incliner sa tête empanachée. L'organiste tremblant entre dans l'église le front baissé comme un coupable ; la foule s'écarte pour le laisser arriver jusqu'à la tribune. Tandis qu'il monte l'escalier à toutes jambes, un bruit de tonnerre ébranle les murailles : Ah ! misère du sort, on commence les vêpres sans lui. Les clergons, les chœurs, l'ophicléide et le serpent entonnent le *Dixit Dominus*, et pas d'orgue pour les accompagner. Quel événement ! tous les regards se portent vers la tribune ; les chanoines s'agitent sur leurs fauteuils, monsieur le curé toussa à fendre les vitres. Le malheureux organiste a la tête perdue. — Le souffleur ! où est le souffleur ! Le souffleur s'est endormi sur son escabeau ; il s'éveille en grognant et fait aller le soufflet comme une pompe.

Le petit homme en habit vert promène ses doigts pansus sur le clavier glacé ; perché sur son grand tabouret, vous diriez d'un écureuil blotti sur une branche.

Le calme s'est enfin rétabli, le souffleur réveillé fait son office décemment ; l'organiste s'est réchauffé les doigts au feu des doubles-croches. — "Bon ! se dit-il, je vas pouvoir leur jouer ma *Bataille d'Austerlitz*. Cette bataille est une symphonie imitative dans la manière du *Désert*, de Félicien David ; on y entend le soleil, le grand soleil rouge qui se lève, les chevaux effarés qui hennissent, et le canon, et le tonnerre, et les charges de cavalerie, et les feux de peloton, et le râle des blessés, et la voix de l'empereur. Que de travail et de veilles a coûtés ce grand œuvre ! Quelles fatigues ! Quelles nuits blanches ! Tout à l'heure encore, il a valu à son mal-

heureux auteur de troubler la solennité du saint jour de Noël en le faisant arriver dix minutes trop tard... Enfin, le moment est venu où nous allons nous payer de toutes nos peines ; attention, M. le souffleur ! Et vous, mes doigts, faites bravement votre devoir. Le soleil se lève ; l'empereur s'avance sur un monticule !" Ici, un violent coup de clochette part du fond du chœur. En langage d'église, ce coup de sonnette veut dire : "Monsieur l'organiste, assez de musique comme cela, je vous prie."

L'organiste tressaille, il croit avoir mal entendu ; sans doute, ses oreilles lui tintent. Il reprend de plus belle en appuyant sur le clavier : — "L'empereur monte un cheval blanc, il tient dans ses mains une lunette d'approche..."

— Drin, dlin, d'io, dlin, dria !

Cette fois, c'est bien la clochette, il n'en faut plus douter ; la clochette se fâche et dit de sa voix aigre : "Vas-tu te taire, organiste du diable !..."

Qu'importe ! l'organiste continue : — "Le cheval blanc de l'empereur regimbe ; un éclair illumine le ciel." Ici, la clochette n'y tient plus et va s'agitant comme un épileptique. L'organiste voudrait s'arrêter mais ses doigts l'entraînent malgré lui ; duel terrible ! La clochette hurle : "Assez, assez !" Les doigts répondent en glapissant : "Encore, encore !"

L'assistance est émue, le souffleur tremble de tous ses membres ; enfin, après une dernière tentative, l'homme à l'habit vert s'arrête désespéré, penche la tête sur le clavier et laisse l'empereur gagner tout seul la bataille.

Les vêpres sont finies, la foule se retire bruyante, les chaises tombent, les gens se saluent, causent à voix basse, on éteint les cierges, l'église se fait déserte, l'organiste descend le dernier ; il est triste et porte sous le bras la fameuse *Bataille d'Austerlitz* ; il n'ose passer par la sacristie et se demande ce que va penser le chapitre de ses incartades. Dans le même jour deux fois en faute ; arrivé dix minutes trop tard et sourd aux ordres du cœur ! Au milieu de l'église, il rançonne le bedeau, occupé à remonter les lustres, qui lui dit avec un méchant sourire : "Eh bien ! monsieur Anselme, ça ne va donc pas, nos petites compositions ! M. le curé n'avait pas l'air content."

L'organiste s'éloigne en rougissant.

Un peu plus loin, il se trouve face à face avec le suisse, en train de déboucler son baudrier et de broser la culotte de fatigue qui va remplacer son haut-de-chausses craemois.

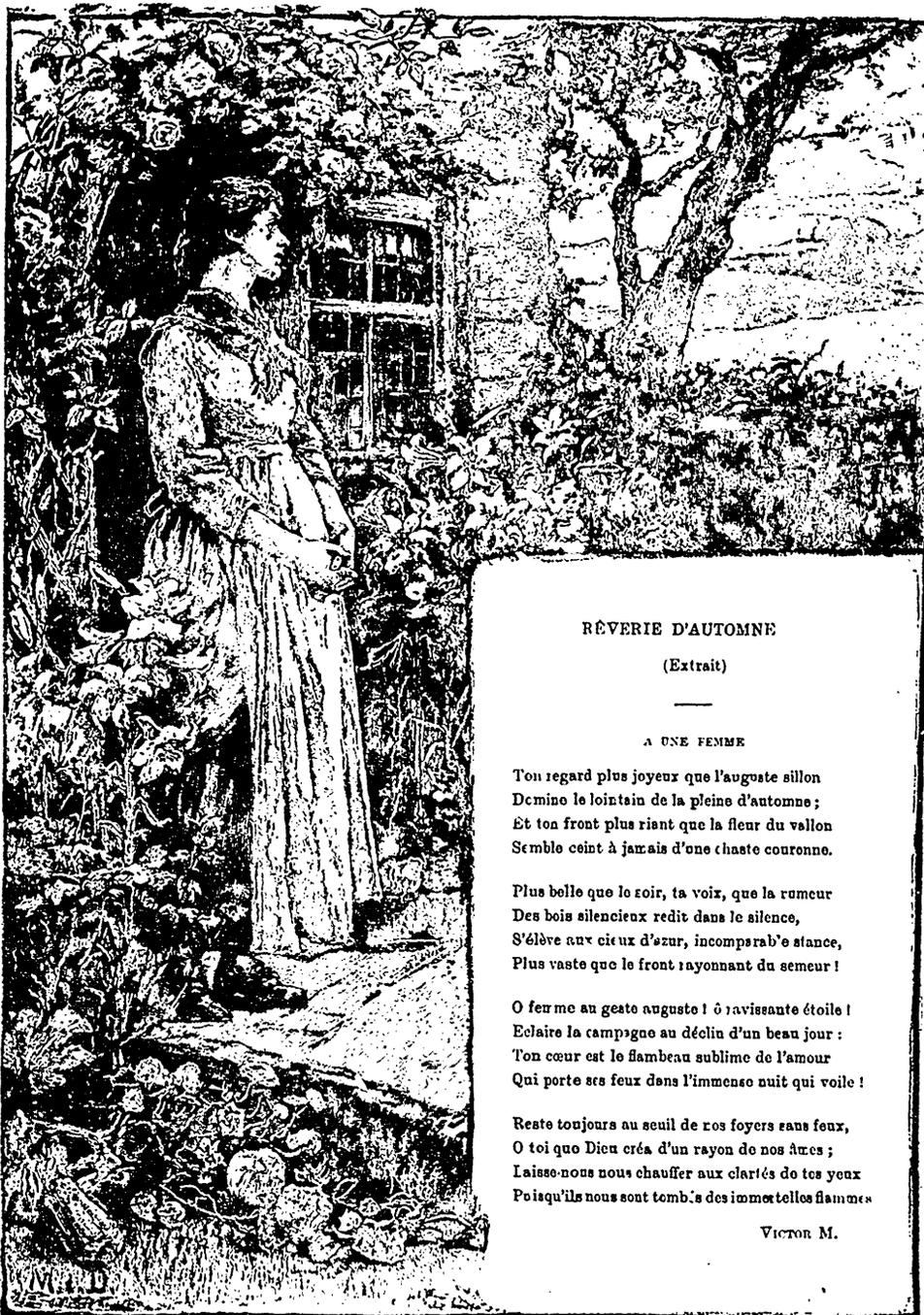
"Hé ! hé ! papa Anselme, m'est avis que nous nous faisons vieux ; les doigts marchent encore, mais les jambes et les oreilles ne vont plus."

L'organiste baisse la tête pour cacher ses yeux humides, serre son cher manuscrit sous le bras, et dit en descendant les marches du perron : "Oh ! la triste existence que la mienne ! Quel supplice pour une âme et des doigts d'artiste d'être aux ordres de tous ces gens ! L'échine toujours courbée, la barrette toujours à la main, le regard toujours en terre, je dois écouter les avis d'un suisse bête, d'un bedeau imbécile, d'un ophicléide idiot, briguer la protection des grands et des petits, des marguilliers et du sacristain, de la fabrique et de la loueuse de chaises, et de celui qui allume et de celui qui éteint ; mettre mon inspiration au service d'une clochette tyrannique... En retour de tant de peines quels maigres salaires, quels piètres appointements ! A peine de quoi lier les deux bouts ! Encore, si je pouvais donner des leçons en ville ; mais, non ! les maisons religieuses me sont seules permises ; et si l'on me savait des élèves laïques, je se rais perdu !... Aussi, mon habit vert est hors de saison, je n'ai rien pour me parer du froid ; mon piano s'en va de vieillesse et mes bottes aussi... Err ! quel temps de chien !"

Et tandis que notre homme marche en grommelant, il gèle à pierre fendre ; la bise souffle du nord et vient fouetter méchamment, dans leur léger étai de drap, les jambes grêles du pauvre organiste.

ALPHONSE DAUDET.

Les visiteurs font toujours plaisir : en arrivant ou en partant.



RÉVERIE D'AUTOMNE

(Extrait)

A UNE FEMME

Ton regard plus joyeux que l'auguste sillon
De mine le lointain de la pleine d'automne ;
Et ton front plus riant que la fleur du vallon
Semble ceint à jamais d'une chaste couronne.

Plus belle que le soir, ta voix, que la rumeur
Des bois silencieux redit dans le silence,
S'élève aux cieux d'azur, incomprah'e stance,
Plus vaste que le front rayonnant du semeur !

O ferme au geste auguste ! ô ravissante étoile !
Eclaire la campagne au déclin d'un beau jour :
Ton cœur est le flambeau sublime de l'amour
Qui porte ses feux dans l'immense nuit qui voile !

Reste toujours au seuil de nos foyers sans feux,
O toi que Dieu créa d'un rayon de nos âmes ;
Laisse-nous nous chauffer aux clartés de tes yeux
Puisqu'ils nous sont tombés des inmortelles flammes

VICTOR M.

CONFIDENCE

Mon âme est une fleur qui se fane sans bruit.
 Mains légères papillons sont venus s'y reposer...
 Malgré tout elle cherche et sans cesse pourait
 Un rayon de soleil qui la ferait renaître.

Mon cœur est un roseau brisé par les autans.
 L'amour cruel a fait plier sa tige tendre ;
 Pourtant il cherche encor parmi les cœurs aimants,
 Un pauvre cœur meurtri qui veuille le comprendre.

Mes yeux sont des ruines aux d'où coulent des regrets
 Ah ! ils ont tant pleuré que je n'ose le dire...
 Ils cherchent cependant, pour y trouver la paix,
 Des yeux amis des miens et qui sachent y lire.

LOUVIGNY.

Montréal, 8 décembre 1894.

LA FONTAINE NATURALISTE

LES fabulistes sont des philosophes et plus particulièrement des moralistes qui, pour faire entendre à l'humanité leurs bons conseils ou leurs vertes critiques, font usage de la fable. Le plus souvent ils passent la parole aux animaux, et, cachés derrière la coulisse, ils font agir et parler leurs acteurs en toute liberté. Leurs fables sont autant d'allégories que "la morale" explique La Fontaine, en adoptant cette forme littéraire, n'a fait que se conformer à un usage qui remonte à une époque très reculée, puisque le premier livre qui parut dans ce genre fut écrit en sanscrit par un savant indien du nom de Vishnou Sarma ; on connaît ce livre sous le nom de *livre de Canina et Dimna*. Il fut traduit en arabe, puis dans toutes les langues, et prit alors le titre de *Livre de Bidpai*. Depuis cette époque, Esop, Phèdre, puis au xve siècle, Guillaume Guéroult, Philibert Hegemon, etc., mirent la fable en honneur. La Fontaine s'inspira des œuvres de tous ses prédécesseurs ; il n'est donc pas l'inventeur de la mise en scène qu'il a adoptée, tout le monde le sait, d'ailleurs, mais ce qu'il me paraît intéressant de faire ressortir, c'est qu'en écrivant ses fables, La Fontaine n'a pas en vue le but moral seul. Il a vu dans ses fables un moyen d'instruction.

"Elles ne sont pas seulement morales, dit-il dans sa préface (1668), elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés... Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent ; comme ces derniers sont nouveaux dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion."

Ceci posé, La Fontaine avait-il les qualités requises pour remplir cette partie de la tâche qu'il a assumée ? J'espère le prouver dans un rapide examen de son œuvre. Je ne me propose d'ailleurs nullement de démontrer que le bonhomme était un savant dans la force même du terme ; je crois pouvoir prouver simplement qu'il aimait la nature, qu'il avait le don de l'observation, et que, merveilleusement servi par son style, sachant trouver le mot juste pour exprimer un caractère moral ou physique, il était parfaitement apte à enseigner les notions des sciences naturelles.

Je dis que La Fontaine n'était pas un savant. Il n'a, en effet, que je sache, jamais fait d'études spéciales sur les animaux ; et maints exemples prouvent qu'il n'avait sur certains faits que des connaissances si fort imparfaites. Il acceptait même parfois bien facilement les idées courantes les plus singulières. C'est ainsi que dans la fable *la Tête et la Queue du*

serpent, on le voit rééditer l'erreur consacrée par le fameux proverbe : *in cauda venenum*, et décrire le serpent de la façon fantastique que voici :

Le serpent a deux parties
 Du genre humain ennemies,
 Tête et queue ; et toutes deux
 Ont acquis un nom fameux
 Auprès des Parques cruelles.

Il est certain qu'il est bon de prémunir les enfants contre les dangers que peuvent leur faire courir les serpents venimeux, mais il est inutile d'aller plus loin que la réalité. Cependant La Fontaine paraît assez au courant des recherches scientifiques et des observations faites de son temps. Nous en avons pour garant cette jolie fable : *Un animal dans la lune*, écrite à propos d'une colossale erreur faite par un savant anglais. Paul Neal, membre de la Société Royale de Londres, avait annoncé avoir aperçu avec son télescope un éléphant dans la lune. On reconnut bientôt qu'une souris qui s'était glissée entre les deux verres de l'instrument avait trompé l'observateur. Ce fait plaisant inspira au fabuliste des pensées très judicieuses sur les erreurs que peuvent nous faire commettre nos sens.

Pendant qu'un philosophe assure
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 Un autre philosophe jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison ; et la philosophie
 Dit vrai, quand elle dit que les sens tromperont
 Tant que sur leurs rapports les hommes jugeront ;
 Mais aussi, si l'on réfléchit
 L'image de l'objet sur son éloignement,
 Sur le milieu qui l'environne,
 Sur l'organe et sur l'instrument,
 Les sens ne tromperont personne.

Il est impossible sinon de mieux s'exprimer, tout au moins de dire plus vrai. D'ailleurs tout au long de cette soi-disant fable, La Fontaine fait preuve d'une certaine somme de connaissances relativement aux lois générales de la physique et à l'ensemble des phénomènes naturels.

Voyons maintenant s'il possédait les qualités d'un naturaliste ; personne ne niera qu'il aimait la nature dans toutes ses manifestations. Il s'indigne, quand il voit le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé,

Que de si doux ombrages
 Soient exposés à ces outrages !

Il trouve les plus ravissantes images et met toute sa poésie à certaines descriptions. Là, c'est la Nuit qui

La tête sur son bras et son bras sur la lune,
 Laisse tomber des fleurs et ne les répand pas ;

ailleurs,

Tout bordé de roseaux, de fleurs tout diapré,
 Où maint mouton cherche à sa vie ;
 Séjour du frais, véritable patrie
 Des Zéphirs ..

Mais c'est pour les animaux qu'il réserve toutes ses tendresses. Avec quel art il nous attendrit sur le sort de l'aigle qui vient de perdre

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance.

Les animaux sont ses amis ; il a pour eux une préférence marquée, s'il les compare aux humains : il leur donne toujours l'avantage.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans l'exoë.

Voilà qui ne nous laisse rien ignorer sur les sentiments de La Fontaine ; il n'est d'ailleurs pas plus tendre envers les

traîtres humains, lorsqu'il raconte l'aventure de *l'Homme et la Couleuvre* :

A ces mo's, l'animal pervers :
(C'est le serpent que je vous dire,
Et non l'homme; on pourrait auémeut s'y tromper)

et plus loin :

Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le y a bole de s'ing ats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme...

Par contre, ses récits sont pleins de l'amitié qu'il porte aux animaux, ce n'est pas qu'il ignore leurs défauts et ne leur sache que des qualités, il est trop au courant de leurs habitudes, de leurs caractères, il connaît trop bien leurs mœurs pour n'avoir pas su distinguer chez eux les bons et les mauvais côtés. Voyez d'ailleurs comme, dans ses rapides descriptions, il a toujours soin de conserver à chaque animal son caractère moral dominant. Il s'y attache avec tant de suite que bientôt on reconnaît les animaux dont il parle, à une seule épithète, n'y mettrait-il pas le nom spécifique. Et remarquez combien les épithètes qu'il emploie sont frappées au bon coin. Le lion est toujours traité de *Majesté*, il a son Louvre, ses officiers, sa cour. Le léopard est un *sultan*; l'ours un *seigneur*; le cheval, son *coursier*; maître renard garde toujours ses airs cauteleux, son naturel flateur et rusé, et Jean Lapin sa bonhomie. Le chat est *Raminagrobis*, et quand ce poète fait une énumération, quelles charmantes figures il sait trouver et bien caractéristiques!

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le h bou, rouge-maille le rat,
Dame belot. e au long corsage,
Tous gens d'esprit scélérat.

Et ce n'est pas seulement dans la peinture morale de ses amis que La Fontaine excelle. Que l'on parcourt ses fables, et partant on trouve des traces des connaissances précises qu'il avait sur les caractères extérieurs et la structure générale de corps des animaux qu'il fait agir ou parler. Avec quelle concision et quelle élégance il sait trouver le mot juste ou la figure qui doit attirer l'attention sur le principal de ces caractères extérieurs! Voyez la description d'un échassier, le héron :

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou;

et celle d'un oiseau de proie :

.... mais le peuple vautour
Au bec rictors, à la tranchante serres...

Toujours d'ailleurs il a soin de se servir du même caractère qu'il a une première fois indiqué.

Ici, c'est :

Demoiselle belette au corps long et finet;

là encore :

Dame belette au long corsage

et lorsqu'il use de ces caractères extérieurs de ces animaux pour mettre en scène leur caractère moral, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la façon spirituelle dont il sait présenter la fable ou de l'art avec lequel il instruit. Lisez la fable *le Renard et la Cigogne*. C'est un modèle dans le genre. Vous y apprendrez tout à la fois le caractère moral des deux animaux mis en présence, ainsi que leurs caractères physiques extérieurs. Ils s'inventent réciproquement à dîner; le renard, un malin, notre pécheur ne manque jamais de le dire, fait servir le mets dans une assiette où la cigogne ne peut rien prendre. Celle-ci invite à son tour notre compère et lui sert son repas

En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.

De tout ce qui précède on peut conclure que La Fontaine, qui certainement avait aussi beaucoup lu, avait aussi beaucoup observé. Il se montre à nous comme ayant eu le don de l'observation, qui est certainement l'une des premières qualités nécessaires au naturaliste.

La Fontaine vivait au temps où Descartes, Malebranche et nombre de philosophes agitaient après Montaigne la question fameuse de *l'Âme des bêtes*. La Fontaine ne pouvait manquer, lui aussi, de prendre parti dans l'affaire. Il le devait, puisqu'il était question de défendre ces êtres avec lesquels il vivait en si douce intimité. Pour connaître son avis il suffit de lire ses fables. Un homme qui fait si naturellement agir et parler les animaux ne peut leur refuser une intelligence, une âme. D'ailleurs, dans son "Discours à madame de la Sablière", il expose ses idées, et il le fait avec preuves à l'appui qui montrent combien il était bon jugé en la matière.

En quelques lignes il résume la théorie de Descartes et Malebranche :

.... Ils disent donc
Que la bête est une machine.

(On sait que Malebranche frappant du pied sur son chien lui disait : "Crie donc, machine!")

Vient alors une énumération de faits qui vont à l'encontre d'une pareille assertion et qui démontrent amplement que la bête pense et qu'elle réfléchit; après avoir conté qu'il est un monde où les humains vivent dans une ignorance profonde, mais où les castors construisent les savants ouvrages, il s'écrie :

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.

Il ne peut donc être de l'avis de Descartes et de Malebranche. Sa connaissance des animaux ne lui permet pas de s'arrêter aux théories de ces philosophes; tout-fois, vu l'époque où il écrit, il est obligé à certaines réticences; et l'on sent qu'il craint d'émettre sa pensée tout entière :

L'attribuera à l'animal
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.

Il invente donc quelque chose,

Quinte-essence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu....

D'ai leurs, parmi ses fables, en dehors de ce discours d'ou nous tirons les précédents arguments, on en trouve où il revient sur ce sujet. La plus curieuse, sans contredit, est celle qui a pour titre *les Souris et le Chat-huant*. Dans un vieux pin (histoire authentique, dit-il en note), on aperçut un trou de hérou dans lequel se trouvaient de nombreuses souris sans pieds, "toutes rondes de graisse". Le narrateur voit dans ce fait une preuve de l'intelligence du chat huant, qui pour s'assurer sa prise le met dans l'impossibilité de se sauver.

Mais comment? Otons-lui les pieds. Or trouvez moi
Chose par les Romains à sa fin mieux conduite!
Quel autre art ce penser Aristote et sa suite
Enseignant-ils, par notre loi?

En résumé, La Fontaine ne manque pas à la mission qu'il s'est imposée. Par certains côtés de ses fables, il est l'éducateur amusant de l'enfance, par d'autres, il se montre l'observateur proche du savant, et lorsqu'il le faut il devient le philosophe qui, par le simple bon sens et par ses connaissances des animaux s'élève aux conceptions les plus élevées sur la nature des êtres, et prend parti contre une école étonnée et nombreuse. Il est le précurseur des idées généralement admises aujourd'hui sur la place que doivent occuper les animaux à côté de l'homme dans la nature.

DR BEAUREGARD

BRISÉS DU SOIR
(Sonnet *bivésuré*)

DEUX A FILLE (L.)

Sous les grands bois mystérieux de désespoirs,
Mignonne, alors en revivant nos rêves roses ;
Voici la nuit où sont formés les vains espoirs,
Allons tous deux sous la clarté des cieus moroses.

Le vent jaseur nous comptera de folles prose :
Premiers baisers, tendres aveux, serments des soirs,
L'amour sincère, ardent rayon des encensoirs,
D'où se dégage un parfum doux comme les roses,

Bras enlacés, yeux en tes yeux, cœurs pleins d'émois,
Enamourés, nous passerons, sous les grands bois,
Très lentement, foulant aux pieds les routes blanches.

Nous pass'rons au clair de lune, à petits pas.
Très lentement sous les grands bois, parlant tout bas,
En redisant les chants du vent parmi les branches.

HENRI CORBEL.

LE PETIT JEAN

JE reviens de Touraine, où j'ai vu, pendant quinze jours,
un petit homme bien singulier, et qui a l'air d'appartener
à un autre temps.

Il est Comte, ne vous déplaît, Comte de la meilleure
souche. En outre, il a occupé pendant trente ans, dans un des
grands services publics, un poste très important, où il a fait
preuve d'une valeur réelle. À soixante cinq ans, il a dit adieu
aux affaires, et s'est retiré dans une jolie terre patrimoniale
près de Blois. Il y est compté comme un ami très fidèle, un
conseiller très sûr, un esprit très cultivé ; mais devinez le
surnom qu'on lui a donné ? On ne l'appelle jamais que *le
petit Jean*. C'est une photographie, que ce surnom. Tout petit
en effet, maigre, grêlé, vouté, courant toujours avec sa petite
mine de souris en avant, et ses petits yeux gris luisant
comme des escarboucles, il s'en va de château en château,
remplissant tout le voisinage de sa gaieté et ses chansons. Il
en fait partout et sur tout !

Ne lui parlez pas de la société des vieux ! Il n'aime que les
jeunes filles, et elles l'adorent.

Dès qu'on l'aperçoit : "Voilà le petit Jean ! Voilà le petit
Jean !" s'écrient elles toutes. Elles l'emmènent dans quelque
coin du jardin ; et du milieu de toutes ces figures roses et
blanches, à travers ce tourbillonnement de cheveux blancs,
noirs, châtains, on voit poindre cette petite tête de singe, et
on entend sortir des éclats de rire sans fin. C'est lui qui leur
conte des histoires de l'autre monde. Il leur impose des
vers, et si elles ne l'applaudissent pas assez, il les appelle petites
bécasses... Enfin, que vous dirai-je... Çaï comme un
pignon et sourd comme un pot ! Mon Dieu, oui, sourd ! . Oh !
cela ne l'embarrasse guère ! Et cela l'embarrasse encore moins.
Un jour que je me suis avisé de le plaindre : — Laissez donc,
dit-il, j'entends au moins la moitié de ce qu'on dit. C'est en-
core trop. Savez-vous de quoi je me fais l'effort, quand je suis
dans le monde ? D'un voyageur dans un pays étranger dont il
sait un peu la langue. Il ne comprend pas tout : mais il n'en
comprend pas mal, et, s'il a un peu d'esprit, il devine le reste.
On entend avec les yeux. La physionomie, le geste, l'accent,
les quelques mots accrochés çà et là, aident à reconstruire la
phrase entière. C'est amusant comme un rébus. Voilà mon
affaire. Sans compter qu'on ne se défie pas de moi, qu'on
parle devant moi comme si je n'étais pas là : ce qui me met
au courant d'une foule de dessous de cartes, de petites pré-
tentions, de petits ambitions, dont je me souviens dans l'oc-
casion pour me moquer des sots. Si vous voyiez leur stupé-
faction, leur arrear, quand je leur fais des révélations sur leur

propre compte ! Quelques uns voudraient bien se venger en
me ridiculisant... Je les en débou ; je prends toujours les de-
vants. Quand je fais une blague, un pataquès, j'en ris le pre-
mier. Je me moque de mon infirmité en prose et en vers... En
vers détestables. En vers à la petite Jean... Jugez-en sur cet
échantillon :

Voulez-vous le portrait de la surdité ?
D'abord, une légère infirmité.

"Que dites-vous de cette céanre à légère ? Est ce assez mo-
derne ?

D'abord, une légère infirmité ;
Puis une incommodité
Qui devient une infirmité
Et finit en calamité
Je n'en suis qu'au second degré

"Rime pauvre ! rime pauvre ! *Degré* et *calamité* ! . Bah !
bah ! c'est assez bon pour moi !... Et pour eux !" ajouta-t-il en
éclatant de rire. Et le voilà parti !

C'est un grand sage que ce petit homme si fou ! Il m'a rap-
pelé le mob charmant de Sandeau. Augier lui dit un jour :
"Tu ne sais pas, mon vieux, je deviens sourd. — Sourd ! ré-
pond Sandeau... Mon rêve !"

ERNEST LEGOUVE,
de l'Académie Française.

UN COUSIN DE PASSAGE

I

OU UNE JEUNE FILLE CAUSE LA MORT D'UN LIÈVRE

C'était un grand château du temps de Louis Treize ;
Le couchant rougissait ce palais oublié,
Chaque fenêtre, au loin, transformée en fournaise,
Avait perdu sa forme et n'était plus que braise,
Le toit disparaissait, dans les rayons noyé ..

Cette strophe du poète est vraiment la photographie du
château de Ghistello, où se place l'action très simple du drame
intime que nous allons raconter.

Le château de Ghistello n'était pas tout à fait oublié ce
pendant ; si les ailes du vieux manoir, le tournebride et les
communs portaient bien des traces de délabrement, le corps
de logis avait été remis à neuf ; on avait comblé le large fossé
qui le défendait autrefois, et une magnifique pelouse entourée
d'arbres s'étendait sous les fenêtres ; la clôture du parc était
détruite en plus d'un endroit, mais les massifs étaient aména-
gés avec soin, et les allées bien ensablées n'étaient point en-
vahies par les herbes parasites.

Dans le grand salon du château, pièce haute et large ou-
verte sur la pelouse, deux femmes étaient assises devant un
métier de tapisserie, la porte du milieu vitrée jusqu'au cintre
laissait voir les futaines balancées à peine par le vent d'ouest
et laissait entrer les tièdes haleines de l'automne. C'était une de
ces journées d'octobre aussi douces que les jours d'avril, plus
melancoliques et plus graves seulement. Il était onze heures,
et les deux femmes s'étaient mises au travail, selon leur
usage, après la promenade du matin et leur visite habituelle
aux pauvres villageois de leur domaine.

L'une de ces deux femmes paraissait avoir soixante ans,
l'autre vingt à peine ; la plus âgée était la grand-mère. Mme
la marquise de Ghistello avait une physionomie douce, intel-
ligente et fine, et on pouvait suivre sur ses traits, non le
sillon des orages de la vie, mais les traces de l'expérience ;
Mlle Berthe de Ghistello ressemblait à sa grand-mère ; seule-
ment, au lieu de la finesse visible quelquefois sur le visage de
l'aïeule, on eût pu remarquer sur les traits de la jeune fille
une préoccupation et presque une inquiétude vague. Mais cette
légère trace de chagrin disparaissait sous l'air de bonté et de
candeur qui respirait dans la physionomie de la belle enfant.
Tout à coup la détonation d'une arme à feu éclata dans le

parc. La voix des chiens de chasse se fit entendre de plus près, et Berthe se leva et se plaça sur la porte du perron.

— Mère ! mère ! Voilà le lièvre ! Comment ! Léon l'a manqué ! lui ! Ce n'est pas croyable. Bon ! voilà les chiens qui perdent la piste ! Léon sera furieux.

Et la jeune fille, sans quitter le perron, se mit à crier en vrai fils de chasseur :

— Ici, Dominante ! Ici, Brifant ! Au retour, mes gars ! Ah ! voilà Léon.

En effet on entendit au dehors une voix retentissante :

— Berthe ! As-tu vu la bête ?

— Oui, Léon ! elle a passé là, en suivant le gazon, entre ces tilleuls et les maronniers.

— Bon ! le lièvre y passera dans un quart d'heure. Merci, Berthe. Dominante !

Léon se tut, et Berthe revint vers sa grand-mère.

— Ce cher Léon ! dit Mme de Ghistelle, il n'a que ce défaut : aimer trop la chasse.

— Dame, grand-mère, il faut bien une distraction à la campagne ! Et si, depuis dix ans, il est resté à la campagne, c'est bien pour nous : à la mort de mon pauvre père, nos affaires étaient en grand désordre, tu le sais. Grâce à Léon, à ses soins, à son activité, à son intelligence, nous sommes en pleine prospérité !

— C'est vrai. Il a même négligé sa terre, à lui, pour donner ses soins à la nôtre, et il est plus souvent à Ghistelle qu'à Saint-Haon. Ce qui n'empêche pas qu'il pourrait de temps à autre laisser le fusil pour un livre, la ferme pour le salon et les bêtes pour les gens.

— Ah ! te voilà, méchant mère, avec tes épigrammes ! Tu sais bien que Léon, quand il veut, est tout à fait gentilhomme.

Mme de Ghistelle sourit, leva la tête et dit vivement à Berthe :

— Eh bien ! épouse-le, s'ors ; je ne demande pas mieux.

Berthe éclata d'un franc rire :

— Bien ! grand-mère ! T'y voilà encore ! Tu sais bien que ce n'est pas mon idée ! D'ailleurs, Léon... c'est mon frère en que que sorte ! Et l'on n'épouse pas son frère. Pourquoi épouserais-je Léon ? Il y a vingt ans que je le connais, d puis ma naissance ; je suis trop habituée à lui, je l'aime trop ! Je ne pourrais pas l'aimer davantage ! Et quand on se marie, c'est pour aimer celui qu'on épouse bien plus après qu'avant !

En parlant ainsi, Berthe riait. Mme de Ghistelle répliqua cependant :

— N'importe, ma fillette ! J'en suis pour ce que j'ai dit : tu devrais épouser Léon !

— Oh ! encore, chère mère ! Mais tu sais bien que c'est impossible, tu sais bien que...

— Ah ! Berthe ! Je t'ai défendu de parler de cela.

— Cependant, grand-mère, je t'assure...

— Moi, je t'assure que c'est une folie ou plutôt un enfantillage...

— Mais, grand-mère...

— Asses, mademoiselle !

Berthe était embarrassée, n'osant continuer et regrettant de se taire ; un nouvel incident vint la tirer de peine : une voix se fit entendre sous la fenêtre, voix un peu basse et et chevrotante, qui chantait :

Qui est ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine !

Berthe se précipita vers la fenêtre et dit à voix basse :

— Antoine ! veux-tu te taire ? Tu vas faire peur au lièvre que M. Léon attend.

Antoine répondit, sans montrer la tête :

— Oh ! s'il s'agit de M. Léon, si enco !

— Mais, que fais-tu là, Antoine ?

— Je ratisse, mademoiselle, je ratisse !

— Mais, Antoine, ce n'est pas à toi de ratisser ; c'est au jardinier. Toi, tu es cocher, c'est bien assez de travail pour ton âge.

— Le jardinier est à la pêche aux écrivisses, mademoi-

selle, parce qu'il est un paresseux et que tous les domestiques ne font rien quand M. Léon n'est pas là.

D'ailleurs, mademoiselle les encourage, mademoiselle est trop bonne ; mais il faudra bien que cela change quand mademoiselle aura épousé M. Léon.

— Veux-tu te taire, bavard !

Et Berthe s'éloigna de la fenêtre ; au même instant, un coup de feu retentit, et Léon s'écria :

— Touché, cette fois ! Écroulé ! Tout beau, Dominante ! tout beau ! tout beau ! Antoine, à toi le lièvre ! Au retour, mes gars ! au retour !

Et Léon parut à la porte du salon, le fusil sur l'épaule, l'air joyeux et l'œil brillant. Il posa son fusil contre un meuble, alla embrasser Mme de Ghistelle et tendit la main à Berthe.

— Bonjour, chère tante ! Bonjour, petite ! Tu vas bien, toi ? Léon s'assit près du fauteuil de la grand-mère, jeta son chapeau loin de lui et essaya son front baigné de sueur :

— Maintenant, chère tante, parlons des affaires sérieuses.

— Voyons, mon ami, dit la marquise.

— Primo, j'ai renouvelé le bail de Laurencin. C'est un brave homme qui paye très bien.

— Tu as bien fait, dit la marquise.

— Secundo, j'ai renvoyé Martineau ; c'est un mauvais gars qui cultive mal et ne paye pas mieux.

— Oh ! ce pauvre Martineau ! fit Berthe.

— Je te dis que c'est un mauvais drôle ; d'ailleurs, ça ne te regarde pas. Tertio, j'ai diminué de cent francs le bail de Mâchfr. Son fils est conscrit, et c'est une perte sèche. On n'est pas riche du malheur des pauvres.

— Très bien ! fit Berthe, tu es bon !

— Certainement, je suis bon ! Ne vas-tu pas me baiser les mains ? Quarto, j'ai vendu la graine de trèfle 2000 francs. C'est joli, j'espère ; ce qui fait que votre revenu s'élèvera cette année à 17,375 francs net.

— Mais c'est magnifique ! dit Mme de Ghistelle. Et c'est à toi que nous devons nos splendeurs !

Attendez donc, chère tante ; il y aura pour 3000 francs de réparations à la toiture.

— Va pour 3000 francs.

— C'est tout. Êtes-vous contente ? Oui ! très bien. A propos, Berthe, merci : tu m'as fait tuer le lièvre, sa's-tu ?

Comme Léon parlait ainsi gaiement, d'un ton ouvert et amical, les douze coups de midi sonnèrent à la pendule. A ce bruit, Berthe se leva vivement.

II

COMMENT LE FACTEUR DE LA POSTE EST UN PERSONNAGE IMPORTANT, DE MIDI A MIDI UN QUART

— Midi ! s'écria la jeune fille. Le facteur devrait être arrivé.

— Sois tranquille ! dit Léon, il arrivera ! C'est étonnant, l'arrivée de ce vieux bonhomme te met toujours en l'air ! Tantôt une lettre, tantôt une *lettre*, tantôt le *Journal des Dames*, tu as toujours une raison pour sauter sur tes petits pieds dès qu'arrive l'heure du citoyen facteur ! Reste donc tranquille !

Mais Berthe, sans tenir compte des paroles de son cousin, se leva et alla se placer sur la porte du perron.

Au bout d'un moment la jeune fille s'écria :

— Ah ! le voilà ! Que fait-il donc ? Il s'arrête, il cause avec le vieux père Lanchemain ! Bon ! il s'assoit sur le banc des Quatre Pompiers ! Ils n'en finissent pas. C'est désespérant.

Et Berthe se mit à frapper du pied à petits coups secs et fréquents, si bien que Léon se leva presque impatienté.

— Eh bien ! je vais te les chercher, moi, ton courrier, tes lettres du couvent et ton *Journal des Dames*.

Et Léon s'élança hors du salon.

Comme il est bon pour toi et pour nous ! dit la grand-mère

— Bon ! excellent !

— Et tu ne veux pas l'épouser ! Est-ce que tu le trouves laid, par hasard !

— Du tout. Il est très bien : mais je t'ai dit pourquoi je ne pouvais songer à lui qui, du reste, ne songeait point à moi. Et enfin, ma grande raison, tu la connais ..

— Assez, mademoiselle, dit Mme de Ghistelle, en souriant, mais d'un ton ferme.

Léon rentra, apportant un paquet de journaux et de lettres, Berthe s'empara du paquet, le parcourut rapidement de la main, le *tria*, pour ainsi dire, et s'écria d'une voix émue et triomphante :

— Grand'mère, une lettre pour toi, de Madrid !

— De Madrid ? Tiens ! fit Léon.

Mme de Ghistelle ouvrit la lettre.

— Ah ! c'est de mon jeune parent, Ludovic de Béon ; voyons ce qu'il nous veut :

“ Ma chère cousine.

“ Jc quitte l'ambassade de Madrid pour celle de Vienne, où je suis nommé second secrétaire. En me rendant à Paris, auprès de ma mère, j'aurai l'honneur de vous demander quelques instants d'hospitalité. Ma mère elle-même m'écrit de ne pas manquer à ce devoir, qui sera un bonheur pour moi ; j'arriverai le mardi 21 octobre, à la gare de Ghistelle, par le convoi d'une heure ; ayez l'obligeance de m'envoyer vos chevaux.

“ Daignez agréer, ainsi que ma cousine Berthe, l'hommage de mon profond respect.

“ LUDOVIC DE BÉON.”

— Mais, le 21 octobre, c'est aujourd'hui, s'écria Berthe, et il est midi et il arrive à une heure à une heure. Vite les chevaux !

Et Berthe se précipita vers la fenêtre. Léon, étonné, la regardait sans rien dire, et Mme de Ghistelle souriait de sourire le plus fin.

Et Berthe disait :

— Antoine ! les chevaux à la voiture ! Et à la gare au plus vite ! Nous atterdons M. de Béon. Va donc ! comme tu es lent, aujourd'hui !

Berthe revint toute animée ; Mme de Ghistelle, la prenant à part, lui dit tout bas :

— Tu avais raison. Maintenant, il faut prévenir Léon.

— Parlez lui, grand'mère.

— Mais non, c'est ton affaire, et tu lui expliqueras cela mieux.

— Puisque vous le voulez, grand'mère...

Mme de Ghistelle quitta son fauteuil et dit à haute voix :

— Je vois la-see, mes enfants ; j'ai besoin de faire un peu de toilette : car je ne suis pas présentable, même aux yeux d'un jeune cousin.

(A suivre)

PETIT COURRIER

Louigny : Avons reçu poésie ; mille remerciements. — *G. N.* : Lu avec plaisir vos nouvelles, qui passeront bientôt. — *Alfred Laberge* : Attendons avec impatience articles promis. — *Z. M.* : Avons reçu le montant de votre abonnement. — *Henri D.* : Votre sonnet est délicieux, mais nous ne pouvons le publier à présent. Votre conte passera le premier. — *X. D.* : Oui, nous donnerons prochainement trois pages de musique aux sonnets d'un an. — *Berthe* : Envoyez nous encore des poésies de cette force-là et nous nous ferons un plaisir de les publier. Mille remerciements. — *Ernest B. (Montréal)*, Votre poésie passera prochainement.

AVIS IMPORTANT

La rédaction répond à toute demande de renseignements contre un timbre pour la réponse.

Chaque ouvrage dont il sera envoyé deux exemplaires à la rédaction sera annoncé et analysé s'il y a lieu.

L'échange sera fait avec toutes publications scientifiques et littéraires adressées au siège de la rédaction.

Les manuscrits, inédits ou non, ne sont pas rendus.

AMUSEMENTS

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

No 1. — SIX - IX = S

IX - X = I

XL - L = X

SIX

No 2. — Voici un sonnet monosyllabique du regretté poète Léon Valade.

PROPOS DE LA JEUNE MÈRE PRÈS D'UN BERCEAU

Qu'on
Change
Son
Lange...

Mange,
Mon
Eon
Ange...

Trois
Mois
D'âge :

Sois
Sage,
Bois.

No 3. — Sabot est le mot de l'énigme.

No 4. — Campenon ayant voulu se moquer de Michaud, qui brigait les suffrages des académiciens, lui lança le calembour suivant, qui eut une vogue énorme :

Au fauteuil de Ducis on a porté Michaud.
Ma soi, pour l'y placer, il faut un ami chaud.

Ce à quoi Michaud répondit :

Au fauteuil de Delille on place Campenon.
Son talent suffit-il pour qu'on l'y campe ? Non.

Ont envoyé des solutions justes : No 1, Mlle C., Montréal ; T. C. Tac, Soré ; Jeanne Blanzey, rue Amherst ; Aubry Anzouet, rue Roy ; Jules Divray, Hochelaga ; P. T., rue Tic ; Jules Moisan, rue St André ; Jos. Labelle, rue Laval, No. 2 ; Personne. No 3 : Jules Divray, Hochelaga ; Jeanne Blanzey, rue Amherst ; Tic Tac, Pierre Paul. No 4 : Gustave C., rue St-Urbain.

NOUVELLES RÉCRÉATIONS

No 5. — CARRÉ SYLLABIQUE

Souvent le campagnard s'en va trouver le juge,
Descendant du dernier, qui remonte au délugé,
Quand il surprend perché sur un arbre fruitier
Un voleur qui combat à coup sûr mon premier
En faisant mon second sur ce lieu de refuge.

No 6. — FABLE PROVERBE

Cinq Tares tout cousus d'or, d'un immense renom,
Vous offrent tous, madame, et leur cœur et leur non.
— Qu'ils s'en aillent ! ma bonus est encor mieux famée.

MORALITÉ :

XXXX XXX XXX XXXX XXXX XXX XXXXXXX

A détacher

BULLETIN D'ABONNEMENT A L'ESSAI

Je déclare souscrire à un abonnement d.....

à dater du....., pour la somme de.....

que je joins ci-inclus.

Signature :

Nom.....

Adresse.....

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Canada et E.-U.,... Un an, \$1.50. 6 mois, 75c.
Etranger (Union Postale) " 1.75 " 90c

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de M. le Directeur de L'ESSAI,
316 et 318 rue St-Charles-Borromée, Montréal, Canada.

ALLARD, LECLERC, CREVIER

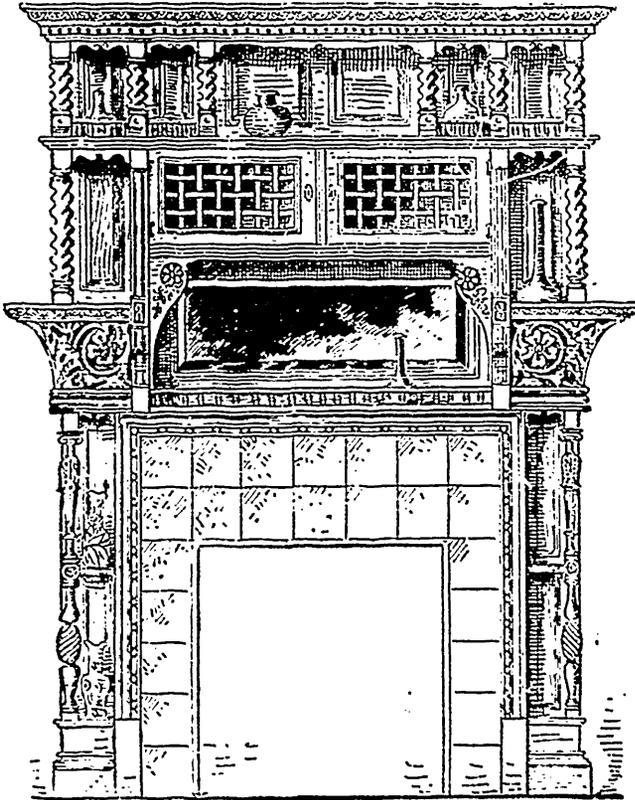
Tel. des Marchands 155

MANUFACTURIERS ET SCULPTEURS SUR BOIS

ATELIERS SPECIAUX :

316 ET 318 RUE ST-CHARLES-BORROMEE

MONTREAL, CANADA



TRAVAUX D'ART ET DE STYLE. REPRODUCTION D'ANTIQUES, EXECUTION SUR CHOUQUIS.
OUVRAGE DE PREMIERE CLASSE. BONNES REFERENCES.
AVEUBLEMENTS POUR EGLISES, CONFESIONNEAUX, CHAIRES A PREDICHER,
APPUIS DE COMMUNION, ETC.

Telephone 1102 4308

A. DAN AIS,
 CHIRURGIEN DENTISTE
 123 RUE ST-LAURENT 123



Obturations en or, argent, platine, ciment une spécialité.
 Dents posées sans palais, ainsi que couronnes en or posées sur de
 vieilles racines.
 Dentiers faits en aluminium, celluloïde, vulcanite, avec de magnifi-
 quos genévics en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité,
 l'éther, le chloroforme, le chlorure d'éthyl

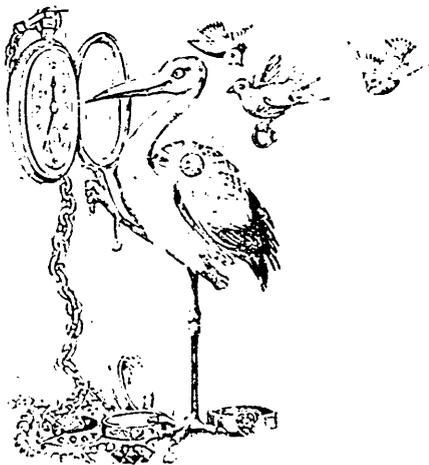
CHAUSSURES!

Toute personne désirant avoir une chaussure
 fine, élégante et dans les derniers goûts
 pourra se la procurer à des
 prix raisonnables chez

J. M. ROCHON

1624 rue Sainte-Gatherine, Montréal

Satisfaction garantie



CHARLES LAVALLEE

SUCESSEUR DE A. LAVALLEE

IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

DE TOUTE ESPECE

Réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai

85 COTE ST-LAMBERT, MONTREAL

Une visite est sollicitée

A. S. BOURGEAULT

Dessinateur et graveur sur bois

1630 rue Notre-Dame

Spécialité : Ouvrage artistique.

H. BELIVEAU ET CIE

ENTREPRENEURS DE POMPES FUNEBRES

272 RUE ROY - - - MONTREAL

(En face de l'église St-Louis de France)

Corbillards cercueils, crêpes, habillements, etc., à des prix très mo-
 dérés. Décorations des chambres mortuaires sans charges extra.

BELL TELEPHONE

A. G. GAUCHER

Horloger

Bijoutier

Opticien

A TRANSPORTE SON MAGASIN DE LA RUE NOTRE-DAME EST AU

NO 266 RUE SAINT-LAURENT

Près de la rue Sainte Catherine

HORLOGERIE
 SIMPLE ET COMPLIQUEE
 DE FABRIQUE
 Suisse, anglaise et américaine

Montres nickel..... de \$ 2 a \$ 9
 " argent " 7 " 30
 " filles rose... " 13 " 45
 " or, 14 et 18 k " 15 " 300

BIJOUTERIES
 ET
ARGENTERIES
 EN TOUT GENRE

ARTICLES DE FANTAISIE
 EN GRANDE VARIÉTÉ

IMPORTATION DIRECTE

OPTIQUE
 ESSAI GRATUIT DE LA VUE

Vers simples et composés
 Prescriptions remplis avec soin
 Montres de toutes les qualités

SPECIALITES
 JONCS DE MARIAGE
 SUR COMMANDE

BAGUES D'ENGAGEMENT
 A DES PRIX TRÈS AVANTAGEUX
 Réparations de montres, horloges,
 bijouteries et lunettes

